

Lettre «Écrit et Savoir» - n°6 - Novembre 2012

"L'inconscient, ça parle»



- Dali -

Comme si tout était joué déjà par la coupure qu'instaure la virgule. Dans ce qui semble être une affirmation que Lacan nous offre, il n'est pas sans nous mener à l'acte de penser. De toute évidence, l'inconscient ne parle pas à moins d'en être du délire, ce qui n'en ferait pas parler l'inconscient pour autant. Mais alors, devons-nous nous tourner vers ce "ça" qui lui est annoncé de cette faculté à en user du parler? Le "ça parle" ne semble pas nous en fournir de plus ample savoir, sauf à la considération d'une reconnaissance de cette énonciation. Si ce ça est celui de la deuxième topique freudienne, alors il faudrait entendre que le monde de la pulsion se trouve subitement doué d'une capacité à se manifester d'une parole, donc peut-être d'un langage. Ne nous est-il d'ailleurs pas dit par Lacan que l'inconscient est structuré comme un langage? Beaucoup de mots donc, qui font forme à la langue, mais qui n'en font pas pour autant clarté du langage. Commencer à dire et à écrire l'inconscient, avant toute opération du parler ou non, c'est bien poser la spécificité de l'inconscient freudien. «L'inconscient ne sonne ou ne tonne à résonner, pas d'un même mode opératoire, que si nous avait été posé «un» inconscient. Ce qui pourrait laisser à penser qu'il en existe d'autres et que leur multiplicité ou diversité ne font pas corps de la psychanalyse. C'est donc bien de l'inconscient dont il s'agit, celui construit par la clinique et la transmission freudienne.

Cet inconscient qui s'analyse dans le symptôme avec ce quelque chose qui cloche, qui ne colle plus ou pas à une vérité physiologique ou anatomique, mais qui fait la part belle à une autre vérité. Tel est le rapport de l'inconscient, en tant qu'il parle avec la vérité. Il ne dit pas la vérité, car il ne dit rien, mais la vérité d'un semblant, celui des signes, est chahutée. Et ce à condition de se placer dans l'espace de l'expérience analytique, où l'analyste et l'analysant donnent du corps à l'inconscient. Lequel, serons-nous tentés de questionner? Celui mis en demeure de faire révélation par le processus même de l'analyse, par les deux fers au feu du désir que sont le transfert et la libre association. Certes oui, et cela semble vrai, l'analysant parle ; tout comme semble aussi vraie l'assertion que l'analyste, parfois parle. Ce n'est pas pour autant qu'ils "discutent" ensemble, qu'ils échangent des propos, qu'ils partagent la communication. Car il n'y a pas de communication dans l'analyse, du moins tel que nous pouvons l'entendre habituellement comme cet échange d'avis, d'idées, avec en filigrane l'envie de convaincre l'autre de le mener sur ses positions. L'analysant ne parle pas à l'analyste, mais il se parle à lui-même par l'interface de ce sujet supposé savoir, par cet analyste qui fait corps de grand Autre.

Mais il est vrai qu'il ne le sait pas encore qu'il se parle, et que le silence du savoir de l'inconscient ne lui dit rien encore. Et pourtant ce silence n'en finit pas de se poster à lui, au travers de ces chaînes signifiantes, qui sont pour lui tout aussi consistantes en terme de sens que sa détresse et l'attachement à la jouissance du symptôme. Le silence du savoir de l'inconscient ne se livre pas rapidement à la déchirure du temps de l'appropriation. Serait-ce ici à dire que le silence du savoir de

l'inconscient ne peut passer que par la déroute d'une vérité, pour que s'en élabore une autre? La vérité ne concerne pas l'inconscient lui-même, car il est vérité, non pas que l'inconscient existe, mais qu'il est fait existence de par la scène analytique. Il y aurait d'une essence, non à l'inconscient, mais bien à cette vérité d'un savoir de l'inconscient à faire rupture de silence. Et là maintenant nous pouvons faire retour à cette virgule, où dans notre titre elle fait office de scansion alors que pourtant le propos semble se continuer avec la deuxième séquence, celle du «ça parle». La scansion n'est pas un arrêt, mais bien d'avantage une invite à l'observation de ce quelque chose qui ne semble pas si paradant que cela. Ici, la virgule prend quasiment l'opportunité de l'incongruité pour rendre l'inconscient comme détaché, comme non réellement lié au reste. Il est fait apostrophe, à la lecture, et sur, non pas un inconscient, mais l'inconscient, celui dont on ne peut même pas en dire plus, et qu'il faille y faire dépôt, par virgule juste à suivre. Cet aporisme ne nous dit pas au combien avec vérité que l'inconscient parle, mais il nous dit justement qu'il ne dit rien, mais que ceci en dit de fait très long sur le psychisme de l'analysant. Comment me diriez-vous, si vous n'en étiez pas du champ analytique? Mais par le vrai de cet énoncé premier, ce qui s'en vient avant la virgule. À la fois l'article et ce substantif qui forment dans leur association la partie visible, par la langue faite langage d'une qualité si spécifique de l'être, son incomplétude. Ce début de l'énoncé qui n'en fait que début de les-non-sait, fait caution à ce qu'il convient de nommer un avant-propos, essence du langage. Le "les-non-sait" tente de cerner par cette locution née de l'homophonie, ce qui échappe quand l'habillage qu'est le substantif inconscient est posé en place de l'impossibilité à en dire autre chose.

L'inconscient n'est pas un dedans, ce n'est ni une substance ni un réservoir. Il est la coupure en acte entre le sujet et l'Autre, se réduisant à une pulsation du bord. L'inconscient est réel. Il n'est pas imaginaire, il n'est pas symbolique. Nettoyé de ce que l'attention vient filer autour, c'est l'erreur grossière, sans l'intention inconsciente du lapsus. On en est empêtré. Il ne se laisse pas interpréter, c'est le lieu de la jouissance opaque au sens. Il ex-siste au discours. L'inconscient réel est un inconscient non transférentiel, posé comme une limite. L'inconscient est, dans le discours du sujet, les émergences du discours de l'Autre. L'inconscient est un défaut de mise en paroles. C'est un chapitre censuré de l'histoire du sujet, occupé par un blanc ou par un mensonge. C'est ce qui n'a pu prendre son sens, ce qui du sens n'arrive pas à passer dans le discours. Situé dans l'Autre, porteur des signifiants, l'inconscient tire les ficelles du sujet. L'inconscient est ainsi une chose du dehors, «on n'est jamais chez soi dans son inconscient».

Dans le conscient nous sommes, plus ou moins tranquilles ou avec une certaine intranquillité diffuse, mais nous sommes. Par contre dans l'inconscient nous ne sommes pas. L'inconscient c'est «Je ne suis pas». C'est que pour l'inconscient le conscient n'est qu'un fantasme, et fantasme a pour racine fantôme. Personne n'aime être réduit à l'état de fantôme. Dans « La logique du fantasme »

Lacan sépare l'inconscient du ça. Avec le ça nous pouvons dire « je ne pense pas » et, comme vous pouvez le penser, « je ne pense pas » reste encore une pensée. Ainsi, le ça pense, le ça parle, le ça imagine, le ça désire. On peut très bien s'en arranger. En revanche, l'inconscient c'est : « je ne suis pas ». Je ne suis pas mon corps, je ne suis pas mon esprit, je ne suis pas mon ça. Si je ne suis pas ce que je suis, je ne suis rien pour le conscient. Je passe tel un fantasme, je passe avec l'inconscient continuellement à l'extérieur de ce qui m'englobe. Et là, tout le monde a peur. Mais revenons un instant à ce qui devrait faire évidence, du moins pour les "freudiens" : L'inconscient est l'instance psychique découverte par Freud et nommée par lui en tant que lieu des représentations qui se sont vu refuser l'accès à la conscience, représentations refoulées qui supportent les désirs inconscients. Lacan avancera dans son séminaire sur "la logique du fantasme" que : "ça est ce qui, dans le discours en tant que structure logique est tout ce qui n'est pas je, c'est-à-dire tout le reste de la structure.

Le Ça est donc l'instance d'où partent toutes les pulsions avec comme exigence la satisfaction absolue et totale. Comme il est temps ici de se poser sur le "ça parle", nous pouvons soit le prendre comme le ça de la deuxième topique et s'interroger si les pulsions parlent. Certainement pas au sens propre du terme, mais à tout bien y penser et surtout à y entendre le symptôme parle directement pour les hystériques. Non pas seulement à y faire allusion à ce qui serait de la voix, mais bien des voies qui mènent au refoulement. Le "ça" fait aussi parlé de lui, tout comme nous tentons de le faire dans ce propos, mais surtout dans la scène analytique où il fait geysier par les incongrus de parole, que sont lapsus et mots d'esprit. Alors au risque d'un savoir en quête de vérité, que représente, non plus seulement l'inconscient ou le ça, mais de ce qui se trame du côté de l'analysant quand celui-ci s'en vient à ne plus s'étourdir de la loi de castration. C'est au risque du savoir, et certainement au risque de la vérité que "l'inconscient, ça parle" peut trouver toute sa force, en faisant invitation, non plus d'une parole, ni même d'un dit, et encore moins d'un dire, mais d'un silence. D'un silence ou plus précisément de ce qui fait trace du silence dans les paroles de l'analysant. Je ne parle pas ici des moments où il ne délivre aucune libre association, ni aucune autre intervention orale. Je fais allusion à cette autre scène, celle de l'impossible à dire, celle qui ne serait même pas à dire. Celle qui ne peut justement faire passage par la langue, car elle en est exclue par le refoulement ; de celle qui pourrait faire sens à la matrice langagière.

Au cœur de la libre association, par la surprise de la révélation de l'inconscient sous le déguisement des lapsus, mots d'esprit, de tous ces signifiants qui se chaînent et se signent au nom du Père. L'inconscient parle en fait, ou en fête, car il manifeste le silence, le manque à dire, le manque à être du il n'y a pas de rapport sexuel. L'inconscient, ça parle - et pourtant cela ne dit rien. Il n'en dit rien, de ce qui en viendrait à alimenter le "je", mais il fait dire à l'analysant bien des choses dans cet au-delà du langage. Certes rien ne s'entend en terme de parole et de langue, mais tout se trame en terme

de la langue, de cette histoire d'un langage qui dépasse et enveloppe tout à la fois l'individu, comme partenaire involontaire d'une limite à l'étant. Quoique que très certainement l'étant, étant déjà limite à l'être ; et ce dans la seule ontologie d'un conscient autiste du silence de l'inconscient. L'acte de penser devrait nous mener à prendre en considération ou plus exactement en sidération, le lien entre savoir et silence. Parlons-nous d'un savoir du silence, ou bien du silence d'un savoir, qui ne pourrait être que celui du silence. Le savoir n'est pas connaissance, au sens d'accumulation de données, par exemple ce qui composerait l'inconscient, ce qui pourrait le remplir, à supposer donc qu'il soit un contenant. Le savoir tient au langage, à la nomination de ce silence qui ne fait pas absence et pourtant qui ne peut que traduire l'absence à conjuguer du manque. Le savoir, c'est d'identifier que dans les faits de langue, ils existent des effets de langage, et qu'ils se traduisent en silence de leur nature vraie. Le contenu manifeste d'un rêve, du moins pour ce qu'il en reste, le mot d'esprit ou le lapsus ne s'en présentent pas par leur robe de signifié, mais l'aura de signifiant.

La signification, n'est pas : qu'est-ce que cela veut dire, mais tout au contraire de la réalité, de l'imaginaire et du symbolique, comment le réel se nomme sans un mot pour le présenter. L'inconscient sous la pression de la scène analytique fait le "ça parle", et s'ouvre ainsi au-delà de la coupure du silence -la virgule- à l'entrée en lice d'une joute singulière, celle du désir et de la jouissance. Ni les fleuves des pulsions, ni le refoulement ne gagnent les rivages du conscient, mais ceux du sujet barré, illustré dans l'algorithme du fantasme ($\$ \diamond a$). Là encore, par cette formule qui fait taire la langue, pour s'approcher de la langue, en inscrivant l'écriture du silence. Cette écriture du silence pourrait être l'autre nom à donner à l'expérience analytique, au nom des Pères (Freud et le NdP).

Savoir et silence sont les deux versants que nous avons choisis pour approcher ce qui relève du rapport de l'inconscient à l'acte de parler. Comment dans l'aporisme le sujet conjugué de parle n'est pas directement évident, sauf à considérer que "ça" soit sujet de pleine vérité. Si la grammaire ne semble pas démentir, et qu'il soit correct d'écrire que ça parle, c'est donc bien sur l'identité source de ça qu'il convient de se pencher ou de se penser. Si le ça freudien s'inscrit à situer dans la nomination le champ pulsionnel, alors il convient fort bien de le poser en locuteur direct, et ce, comme nous le percevons chez les hystériques. Mais à tout prendre, c'est à dire ne pas s'en saisir d'un vouloir de vérité absolue, le «l'inconscient, ça parle», ne nous dit pas grand chose. Il n'en est pas de même de la Chose, qui semble s'évertuer à se masquer, à se fondre dans les confusions du manifeste et du latent, du dit et du dire ; mais aussi du savoir et du silence. C'est vrai ou bien faux, donc de la logique que la question «Qu'appelle-t-on penser?» de Heidegger a encore à nous faire invitation...